

## REVIEWS

ROBERT D. BIGGS, *ŠA.ZI.GA, Ancient Mesopotamian Potency Incantations*. Texts from Cuneiform Sources, 2. XIII et 86 p., et trois planches autographiées. New York, 1967.

Ce doit être un trait caractéristique de la mentalité religieuse des vieux Mésopotamiens que la croyance à la “signification efficace”, c’est-à-dire au pouvoir qui peut être donné à l’homme, moyennant l’aide et l’intervention des dieux, de réaliser ce qu’il désire dans la mesure où il le signifie dûment: par la parole ou par le geste. Une telle doctrine a donné naissance à deux types de manifestations du sentiment religieux: la *formule*, ou “conjuraison”, essentiellement parlée (τὰ λεγόμενα comme on dira plus tard, et ailleurs), et cette sorte de tableau de manipulations à effectuer, de *recette* (τὰ δρώμενα), que, faute d’un répondant exact dans notre mentalité et nos langues, on s’est résigné à appeler “rituel”. Les deux ont pu se trouver codifiées très anciennement, et mises par écrit dès que le système graphique local est devenu capable d’enregistrer suffisamment le langage parlé, avant le milieu du III<sup>e</sup> millénaire (voir, dans le présent ouvrage, les pp. 24b, note sur 9, et 73 a, note sur 16). Composés, remaniés et enregistrés dans la suite, un grand nombre de ces “formulaire” a survécu, qui tient sa bonne place dans la “littérature” cunéiforme. Certains peuvent remonter assez haut (voir p. 1, note 4; ainsi que pp. 33s, le commentaire sur les premières lignes du no 14, en parallèle étroit avec quelques vers de la recension paléo-babylonienne du mythe d’Athraḫasis); mais les copies qui nous ont été préservées, en plus ou moins bon état, de la plupart d’entre eux, sont de la fin du II<sup>e</sup> millénaire ou de la I<sup>ère</sup> moitié du I<sup>er</sup>. Il existe des “conjurations” et des “recettes” à part, mais on a souvent articulé les deux ensemble pour un même objet, dans le but de préciser ainsi par la parole et de renforcer par le geste le contenu de ce que l’on voulait voir se réaliser, avec l’aide des dieux. Le plus souvent, cet objet est négatif: il s’agit d’un mal que l’on veut écarter.

Parmi les maux et les inconvénients qui pouvaient couramment et sans doute assez désagréablement troubler la vie, figurait la défaillance dans l’acte amoureux, l’impossibilité, également dommageable aux deux partenaires, de mener son désir à son terme normal: non seulement le coït, mais la jouissance. Ce “désir”, au sens ainsi complet du mot, les Sumériens l’appelaient *ŠA.ZI.GA*, traduit *nîš libbi* en accadien, c’est-à-dire, à la lettre: “lever du cœur”, métaphore discrète, mais transparente (voir sur cette expression, pp. 25s). Le “lever du cœur” était un attribut essentiellement masculin, un peu comme chez nous la “puissance”, entendue dans le domaine sexuel. Pour parer aux pénibles syncopes de ce *nîš libbi*, on avait ajusté un certain nombre de “charmes”: formules et recettes conjuratoires, les premières le plus souvent complétées par les secondes, selon la règle, à réciter et appliquer par LA partenaire (nous reviendrons plus loin sur ce point important): c’est, avec leur dénomination particulière: *TU<sub>6</sub>.MEŠ ŠA.ZI.GA* (voir p. 14: iii 9), et surtout *INIM.INIM.MA ŠA.ZI.GA* (voir notamment p. 17, note sur no 1:18), ce qui les distingue d’autres incantations analogues destinées à favoriser aussi le succès en amour (comme celles que publie ici R.D.B. en supplément, pp. 70-78).

Contrairement à ce qu’ils ont fait en d’autres domaines conjuratoires, les vieux scribes babyloniens ou assyriens n’ont jamais, semble-t-il (voir cependant p. 5, note 30), “canonisé” et “mis en série” comme disent les spécialistes de la littérature cunéiforme, ces charmes amoureux, et spécialement ceux pour obtenir et garder le *nîš libbi*,

encore qu'on en ait retrouvé au moins un catalogue, lequel pouvait énumérer, quand il était intact, à peu près soixante-dix titres, et qui nous en conserve encore la moitié environ: R.D.B. le publie et le commente d'abord, aux pp. 11-16; une douzaine des pièces enregistrées dans cette liste (par leur *incipit*, comme c'était l'habitude) sont parvenues jusqu'à nous autrement que par leur seul titre (p. 11b). Il faut donc rechercher çà et là, parmi d'autres recueils, les dites conjurations. C'est ce qu'a fait ici l'auteur, reprenant, pour l'étendre beaucoup et l'améliorer infiniment, l'opuscule publié il y a 45 ans par E. Ebeling, *Liebeszauber im alten Orient*, pratiquement notre seule source d'information sur le sujet, jusqu'à présent.

Après une introduction générale (pp. 1-10), consacrée tant aux problèmes du vocabulaire particulier des incantations amoureuses qu'aux documents où s'en trouvent les formules et les "rituels", R.D.B. publie, à la suite du catalogue mentionné ci-dessus, tout ce qu'il a pu retrouver de conjurations-pour-assurer-le-*nîš-libbi*, trente-cinq en tout. Le plupart sont en accadien (les nos 24 et 26, en sumérien; 27, 28 et 29 restent incompréhensibles et peuvent être du type dit *abracadabra*). Une douzaine seulement (nos 4; 7; 8; 12; 16?; 17?; 22; 28?; 29?; 30?; 32) sont démunies de "rituel"; les autres comprennent d'abord la formule, puis la recette; le no 11 est précédé d'un "rituel" et suivi d'un autre. On trouve aussi, notamment dans les recueils de médecine et de pharmacopée, des recettes isolées destinées à faciliter pareillement l'acte amoureux (voir notamment pp. 3ss): R.D.B. les a publiées ici, à la suite (pp. 51-69), avant le "supplément" signalé plus haut. Tous les textes qu'il a ainsi édités sont donnés en transcription, avec toutes références utiles, traduits, et éclairés d'un commentaire savant et mesuré, qui en discute les points difficiles. A la fin de l'ouvrage, et avant les trois planches d'autographie des documents dont le texte cunéiforme était inédit, sont établis: un catalogue de la terminologie essentielle des conjurations qui font le sujet principal de l'ouvrage (pp. 80-84); une courte table de la trentaine de vocables dont le sens a été discuté au cours de l'ouvrage (p. 85), et une concordance des documents transcrits (p. 86; voir aussi p. 79, l'index selon les cotes des divers musées où sont conservés les originaux).

Je ne trouve vraiment que des éloges à adresser à l'auteur: il a fait un beau livre, un modèle du genre, où il démontre partout des qualités remarquables: un savoir vaste et approfondi; un grand souci du détail et de l'exactitude; une capacité peu commune de bien voir et exposer les problèmes, non seulement dans leur complication, mais dans leur ensemble, et, don plus rare, "d'en haut"; avec, en sus, ce qui ne gâte rien, une grande clarté et aisance dans l'exposé.

Pour revenir maintenant au contenu de son livre, du point de vue familier aux pratiquants de la présente revue: l'érotique (puisque c'est le terme reçu, et même un peu trop mis à toutes les sauces, par le temps qui court), l'érotique mésopotamienne, personne ne peut nier qu'elle nous serait d'un énorme intérêt comme sociologues, si nous la trouvions traitée une fois dans son ensemble, avec rigueur, et en tenant compte de TOUTE la documentation. Le présent ouvrage y apporterait certes beaucoup (quelques paragraphes de son introduction sont sur ce chapitre très suggestifs: p. 1 et p. 10), mais il faudrait recourir à quantité d'autres sources:

— non seulement la "littérature" proprement dite: tout le monde garde en mémoire par exemple, les fameuses scènes de séduction et d'amour dans la Ière tablette de Gilgameš; bien d'autres pièces pourraient être versées au dossier, certaines traitant pour ainsi dire *ex professo* un des aspects du sujet, comme le dialogue publié